le Saperleau

une pièce de Gildas Bourdet

Le Monde

Mercredi 17 février 1982

« LE SAPERLEAU » A LILLE

Les folies langagières

Ce n'est pas Joyce ni Céline. Cela n'a rien non plus des mosaïques d'un Henri Michaux. *Le Saperleau* en réalité ne constitue pas un matériau à lire chez soi en silence – même s'ils vous ont un côté coquinement visuel, tous ces verbes et leurs conjubinaisons comme « je cauchemagine » ou « je murdusonne » (pour toi), et ces ajectuvants comme « adoloré », et ces refrains-tsointsoin comme « tout un chaque intuite », et ces interjactances comme « jaunisse ! » ou « tu voilu ! ».

On épargnera à l'acheteur de cette gazette de supplémentaires échantillons, histoire de ne pas donner une fausse impression de la pièce écrite par Gildas Bourdet. Car le gaillard a forgé (inventuité) un lexique autre que celui de l'almanach Vermot. Ce n'est probablement pas non plus d'avoir trop pratiqué San Antonio dans sa jeunesse, ou encore d'avoir caressé les mêmes références langagières que le longanime Alain Finkelkraut rédigeant son *Fictionnaire*, qui a conduit le directeur du théâtre de la Salamandre, centre dramatique du Nord – devenu aujourd'hui théâtre national de région –, à mitonner ce morceau d'anthologie en hommage au salace rire moyen-âgeux, en souvenir du joli temps où le vaudeville faisait recette, et – surtout – en guise de pied de nez aux thuriféraires patentés.

Il a planté là la tragédie, pour « se marrer un bon coup ». Il a réglé leur compte aux alexandrins. Déréglant les mécanismes naturalistes, il a surexposé la représentation : il l'a « naturalisée », oui, empaillée, acclimatée, transférée d'une langue dans une autre (consultez le petit *Robert*). En saperleau, c'est-à-dire en à peu près et en neo logismes (sic) en lapsus et en non sens (resic). Mais Saperleau n'est pas seulement le terme pour l'argot Bourdet, c'est aussi le nom du personnage qui hésite entre Apostasie, sa légitime (Marieff Guittier), et cette Morvianne pour laquelle il en pince (Agnès Mallet). C'est une vraie graine de lâche, Saperleau (joué par Christian Blanc) : du type à échouer sur la scène du Boulevard le plus éculé. Il y a un quatrième personnage qui, théoriquement, ne devrait pas être impliqué dans les péripéties du ménage à trois. Lui c'est « el Narrador ».

Lorsque nous avons vu *le Saperleau*, Christian Ruché – l'interprète du Narrador – avait une jambe dans le plâtre à la suite d'un accident en répétition, et cette mauvaise guigne même rajoutait à l'idiotie voulue des situations, à leur dérision et augmenterait – s'il le fallait – la qualité sensible du comédien. Son handicap s'additionnait ostensiblement aux handicaps de chacune des réparties. Comme fait exprès.

Les quatre acteurs d'ailleurs se tirent haut la main de cette course de relais en forme de marathon de la prononciation, de la diction. Car ce qui – disions-nous – est ardu à la lecture, dans leur bouche coule comme une langue natale. Les adolescents dans la salle ne perdaient pas la moindre phrase et paraissaient soudain familiers d'un théâtre qui leur parlait comme leur parle une bande dessinée. Le spectacle est réglé au-dedans et au-dehors d'une cage de verre ouvrant sur la cour et la place du Général-de-Gaulle à Lille – suivez le schéma et aussi le regard des badauds dans la rue : une production non exportable à l'étranger mais réjouissante. La mise en scène en a été cosignée par l'auteur et Alain Milianti.

MATHILDE LA BARDONNIE.

★ Théâtre national de région, la Salamandre, Lille, du 23 février au 7 mars, 21 h.

Les inquiétudes de la croissance

Après *le Saperleau*, la prochaine création de la Salamandre sera *les Bas-Fonds*, d'après Gorki, une adaptation très libre puisqu'elle déplacera les actions chez les marginaux des années 80. La date est prévue pour octobre, en coproduction avec le Festival d'Automne et le Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis. Entre-temps, la Salamandre ira, entre autres, à Sofia pour le Théâtre des Nations et jouera *Britannicus*.

Le travail sur l'écriture dépouillée de Racine a poussé Gildas Bourdet à l'expérience « Saperleau », qui consiste à inventer un langage baroque, pareil à celui que fabriquent les enfants quand ils découvrent les mots, tournent autour, les façonnent, les déforment, en font leur musique. Et cette expérience limite, épuisante, l'a amené à se nourrir d'un texte. Il participe à l'adaptation des *Bas-Fonds* et dit : « J'ai envie de retourner à l'école, Gorki m'apprends à écrire pour dix personnes ensemble. »

Voilà donc Gildas Bourdet, déjà metteur en scène et scénographe, devenu auteur à part entière et directeur d'un théâtre national de région, un super-centre à la manière du T.N.P., avec une subvention triplée (170 millions versés à parité par l'État et par la région avec la ville), un cahier des charges qui impose en trois ans douze créations, dont six importantes, un minimum de quatre cents représentations, y compris les tournées en France (à l'étranger, dans la limite de cinquante), et naturellement un travail prioritaire sur l'agglomération Lille-Roubaix-Tourcoing. Où, pour l'instant, il n'y a pas de salles. A Lille, les travaux d'aménagement de la salle Salengro doivent commencer en avril. A Tourcoing, ceux de l'Idéal-Ciné, où ont été créés les précédents spectacles, devraient être terminés en mai.

« *Nous avons à résoudre des problèmes de croissance*, dit Gildas Bourdet. *Jusqu'à présent, nous montions une production après l'autre. On répétait, on jouait, on partait en tournée et on recommençait. C'était un gymkana irrégulier : nous ne pouvions pas lancer d'abonnements. Nous n'avions pas le personnel nécessaire pour accueillir des invités, il y avait des périodes de vide. Nous avons à organiser et élargir le public, installer une permanence d'activités. Donc mettre en chantier simultanément au moins deux spectacles, d'où la collaboration d'autres metteurs en scène, la nécessité de développer l'atelier de construction pour les décors. De plus, nous allons faire de l'accueil et des coproductions. De neuf, l'équipe passe à quarante et un, dont quinze comédiens. Il ne faut pas basculer dans l'inflation ni gonfler l'administration. Mais quand le volume des manifestations augmente, on ne peut pas non plus se laisser déborder par des tâches administratives. La question est d'arriver à maintenir le même esprit artisanal, le même engagement de tous au travail artistique proprement dit, même de ceux qui en sont éloignés. Ce n'est pas évident, ça se construit tous les jours...* »

Face aux problèmes de la richesse, tout au moins de l'aisance, les hommes de théâtre ont tout à apprendre.

COLETTE GODARD.

LE NOUVEL observateur

Samedi 20 février 1982

Chassés-croisés sur la place

Gildas Bourdet a réinventé la pièce la plus drôle de Jean Tardieu

LE SAPERLEAU
de Gildas Bourdet
Théâtre de la Salamandre, Lille.
L'OS DE CŒUR
de Francis Huster
Gaîté-Montparnasse.

■ Passer des classiques au comique le plus débridé, voilà le risque que n'ont pas hésité à prendre Gildas Bourdet et Francis Huster. Avec des résultats différents... Après son superbe « Britannicus », Bourdet se défoule. Trente ans plus tard, il réinvente la pièce la plus drôle de Jean Tardieu : « Un mot pour un autre ». Les quatre personnages du « Saperleau » parlent une langue imaginaire, où l'on reconnaît des mots plus ou moins déformés, de l'argot, du patois, du javanais, du vieux français probablement faux, et même du latin ! « *Faut narrer, alors on narre, on narre dur !* », s'exclame le petit bonhomme qui joue les annonceurs. Le schéma, comme chez Tardieu, est celui de la farce traditionnelle : un homme happé par deux femmes. Comme on s'en doutait depuis le formidable « Attention au travail ! », Gildas Bourdet a un goût marqué pour le cirque. Ses personnages sont des clowns, avec les costumes outrés et la violence gestuelle caractéristiques. Le Narrateur (Christian Ruché) porte sa veste à l'envers, le Saperleau (Christian Blanc) arbore des chaussures rouges et les avant-bras pneumatiques de Popeye. Les plus étonnantes, ce sont les deux comédiennes : Marief Guittier joue Apostasie, une putain fellinienne en robe jaune et bleu parodiant les années soixante. Nez pointu, chignon et lunettes, Agnès Mallet est Morvianne, la soubrette à faux-cul... Tout ce beau monde s'injurie copieusement, et se poursuit dans l'espèce d'aquarium qui sert de théâtre à Bourdet. Ce cube de verre et d'acier étant posé devant la grand-place de Lille, les passants s'arrêtent et regardent ces chassés-croisés burlesques. Hommage à Rabelais et à San-Antonio, le spectacle n'a que le tort de durer un peu trop longtemps. Le plus drôle, c'est l'apparition, en prologue, de Gildas Bourdet : intimidé, il explique au public, jeune et enthousiaste, que si le Narrateur a un pied dans le plâtre, c'est un accident, et qu'il ne faut y voir aucun *« signe dramaturgique »*...

BRUNO VILLIEN

Enguerand

« Le Saperleau », par le Théâtre de la Salamandre
« Faut narrer, alors on narre, on narre dur ! »

L'EXPRESS

DU 19 AU 25 FEVRIER 1982

Parlez-vous le Bourdet ?

Le Saperleau, de Gildas Bourdet. Salle Roger-Salengro, Lille, jusqu'au 7 mars.

Entre « saperde », obscur coléoptère de la famille des longicornes, et « saperlotte ! », interjection légèrement désuète exprimant la colère ou l'indignation, inutile de chercher le « saperleau » dans votre dictionnaire : il s'agit d'un terme inventé par Gildas Bourdet. Et ce n'est pas le seul, dans ce délirant vaudeville, où Monsieur le nouveau directeur du Théâtre national de la Région Nord-Pas-de-Calais fait subir au Littré les derniers outrages. Le viol de vocabulaire n'étant pas encore un délit reconnu par le Code, c'est en toute impunité que l'odieux individu a pu commettre son forfait... pour notre pervers plaisir.

Passé la première surprise, rien de plus savoureux, en effet, que ce sabir hybride où les mots valises, les mots pour un autre et ceux pour rire se mélangent à la calembredaine, au verlan, à l'à-peu-près, rabelaisien langage aux décapantes vertus, qui permet en douce de flirter avec le Boulevard et le porno, arts d'agrément peu prisés d'ordinaire par l'intelligentsia de la décentralisation.

« Le Saperleau » : Marief Guittier et Christian Blanc.

Car, des situations classiques – le mari, la femme, la maîtresse – ce garnement tire une burlesque parodie, qui serait sans doute insupportable si ses personnages s'exprimaient en clair ; autour d'une petite culotte suggestive, prétexte à l'aventure, difficile de faire de la dentelle. Mais le travestissement langagier brise les tabous, et l'on peut évoquer, sans gêne aucune, « la satiniosité jarretellement vulveuse » du thème, « pornomène masturbien » aux « rebondures moultueuses »... Les « verdureries » que l'on « déglutoise » sont « ipso facto si sec » désamorcées, et l'on se surprend bientôt à dégoiser le « bourdet » comme si on l'avait parlé depuis l'enfance.

Il y a du reste quelque chose de très adolescent dans cette provocation canularesque, à la Jarry, jouée avec un soin superbe sous la caricature. Le théâtre populaire est plutôt brouillé avec la rigolade. Pour une fois qu'il y revient, on ne va pas se boucher les oreilles devant les joyeuses « vociférures » de ces jeunes gens. Désacralisons la culture, saperlotte ! M. G. ■

Télérama

DU 20 AU 26 FEVRIER 1982

La vitrine du Saperleau

Christian Blanc et Marief Guittier dans *Le Saperleau*.

Avant de prendre la direction du Théâtre National de Lille, Gildas Bourdet s'est amusé à écrire une farce, qu'il a mis en scène avec Alain Milianti. C'est un pied de nez hygiénique à sa nouvelle et lourde institution ; drôle et plutôt sympathique.

Mais qu'est-ce donc que ce spectacle-là, à la langue imaginaire forgée pour le plaisir des mots qui roulent, les réminiscences réjouissantes que suggèrent quelques syllabes paillardes ? *Le Saperleau*, c'est l'histoire mouvementée et compliquée d'un Don Juan zonard et clownesque, pris aux filets de deux mangeuses d'hommes aux appétits féroces. Presque un fabliau du Moyen-Age. Une intrigue classique, où le désir fou de l'autre devient castrateur.

Comme l'est justement cette cascade de mots inventés par Bourdet. Ces phrases truffées de lapsus, de jeux de mots et d'associations d'idées à moitié formulées — rien que pour se préserver la jubilation de l'imagination — débouchent souvent sur l'obscurité. Il fallait bien ce décor transparent, cet espace de verre ouvert comme une vitrine sur la rue, pour casser le délire et l'aérer. Le vide, pour faire vivre le trop plein.

Le plaisir qu'on tire du *Saperleau* c'est le va-et-vient incessant entre la présence tonitruante des acteurs et l'absence tout autour, un équilibre entre l'excès et le minimal, un art aigu de la pause, un certain bonheur de concilier les contraires.

Fabienne Pascaud

• *Salle Roger Salengro Grand Place à Lille (20) 01-34-72, jusqu'au 7 mars.*

ELLE

DU 23 FEVRIER AU 1ER MARS 1982

La bande à Bourdet débite des mots doux

« Le Saperleau », de Gildas Bourdet, avec Christian Blanc, Marief Guittier, Agnès Mallet et Christian Ruché. Théâtre de La Salamandre à Lille (jusqu'au 7 mars).

Bonne nouvelle : Rabelais n'est pas mort, le chiendent arraché par Malherbe a repoussé dans le champ sémantique. Grâce à Gildas Bourdet, qui fait à la langue française un bouche à bouche érotico-comique, à vous donner des crampes aux mâchoires. On retrouve ici le trio infernal du boulevard, mais saisi par une franche frénésie sexuelle. Un quatrième larron, El Narrador, apporte la note épique. Le coup de génie, c'est l'écriture : un langage parfaitement imaginaire, ou plutôt un état possible de la langue, étymologiquement rigoureux, bourré de sens comme un mot-valise. Les zones d'ombres, les comédiens sont là pour les éclairer. En tirant la langue. **J.P.**

TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN

DU LUNDI 22 AU 28 FEVRIER 1982

THEATRE DE LA SALAMANDRE

Tout feu, tout flamme

SAPERLEAU-LIPOPETTE
Elle, elle et lui. Le trio éternel... Mais il s'agit d'une farce. Grossière, joyeuse, où éclate le bonheur de la poésie et de la verdeur des mots. Car en cousin de Tardieu, Queneau, Michaux et, plus encore, Rabelais, Bourdet invente une langue jubilatoire où les discours se télescopent. Dans une mise en scène enlevée, un feu d'artifices subtils et de clins d'œil à l'intelligence. Décidément, avec Bourdet, le cul n'est plus ce qu'il était ! (Salle R. Salengro, Lille, jusqu'au 7 mars).

(Enguerand)

les nouvelles littéraires

DU 11 AU 18 FEVRIER 1982

Le Saperleau est un joyeux festival d'indécence sur le thème de l'éternel trio, mais Joyce, Rabelais, le verlan et la calembredaine sont passés par là. Méconnaissables sont les « gros mots », qu'il faut deviner, à travers ce sabir étrange : du porno à la moulinette, du Jean de Létraz, façon *Finnegan's wake.* Le résultat n'est pas triste, et dans la grisaille lilloise un brin de couleur n'est jamais de refus. Les centres dramatiques se prennent si souvent au sérieux qu'on ne saurait trop encourager l'explosion verbale de cette insolite parodie. J'allais ajouter sans prétention, mais Gildas Bourdet a toujours une petite idée derrière la moustache. Alors écoutez bien et méfiez-vous. Rien n'est gratuit. Même le rire. Surtout le rire.

M.G.

Jean-Marc Stricker

Journal de France Inter du 31 Janvier 1982

Feydeau + Rabelais = Gildas Bourdet, telle est l'équation résolue par le Théâtre de la Salamandre.

Gildas Bourdet a pris le sempiternel trio du Vaudeville et lui a tordu le cou dans un grand éclat de rire. Il s'agit du trio dans sa version : le mari, la bourgeoise et la bonne, en fait ils sont quatre. Car un narrateur est là qui ajoute l'ironie au comique. Pour exorciser le Vaudeville, Gildas Bourdet s'est doté d'une arme absolue : le langage, il s'est inventé un langage comme on pouvait le faire au XVIème siècle, avant que le "classicisme" nous glace et vitrifie la langue française.

Argots et patois, distorsions éthymologiques, le sorcier a tout mis dans son creuset. Et quand parfois la parole devient absurde le geste l'éclaire, grâce à l'intervention d'un autre magicien : Alain Milianti qui a réglé au cordeau la mise en scène.

Christian Blanc, Marief Guittier, Agnès Mallet et Christian Ruché sont d'irrésistibles interprètes capables de terrasser les blasés les plus endurcis.

Parisiens : vivement l'automne, car le Festival du même nom doit paraît-il inscrire à son programme cette insolente merveille.

Une farce énorme

La situation la plus bête du monde : un homme et deux femmes qui se l'arrachent. C'est le triangle du vaudeville, une pâte à laquelle on aurait ajouté trop de levure et qui à force de gonfler a éclaté en farce. Une farce énorme qui fait des clins d'œil aux soties du Moyen Age sur fond de sexualité débridée. Ils ne pensent qu'à ça, ne parlent que de ça, ne font que ça. Course folle dans l'insolite magasin imaginé par Bourdet pour servir de cadre aux poursuites, et dont les larges baies vitrées s'ouvrent sur la rue avec ses enseignes de néon multicolores, son bus n°12 et ses passants éberlués qui s'attroupent.

Christian Blanc (le Saperleau), Marief Guittier (Apostasie), Agnès Mallet (Morvianne) et Christian Ruché (El Narrador, le commentateur) en sont les époustouflants interprètes.

Mais la vraie vedette du spectacle est l'écriture. Entre Queneau, Michaux, Tardieu et Joyce, avec ici et là un sourire complice vers San Antonio, Bourdet invente une langue faite de sons et d'explosions, de contresens, d'à-peu-près, de distorsions, de mots collés, racollés. Bref, d'une musique de foire dont chaque note serait une syllabe.

Caroline ALEXANDER

Marief Guittier, Christian Blanc et Agnès Mallet.

Le Monde

1/12/82

« LE SAPERLEAU » A SAINT-DENIS

La parole est au rire

Après *les Bas-Fonds* au théâtre Gérard-Philipe, la Salamandre, centre dramatique du Nord, reprend *le Saperleau* aux Halles de Saint-Denis.

Virage à 90 degrés. De la nécropole splendidement misérable, on passe à une cage de verre, posée comme un magasin vide au milieu d'un endroit public, et le spectateur n'est plus rejeté dans le noir, il est au-dedans du spectacle. Les spasmes rageurs d'épaves à la dérive dans la clarté glauque d'un sous-sol fermé sur la mort laissent la place aux éructations drolatiques de quatre personnages enluminés (Marieff Guittier, Agnès Mallet, Christian Blanc, Christian Ruché) habités par une force vivace, agressivement joyeuse. Ils parlent un dialecte purement théâtral, inventé par Gildas Bourdet, et qui ressemble à la chanson mi-terrifiante mi-absurde que l'on entend quand on ne sait pas encore parler.

Curieuse chanson gaillarde qui attrape les hoquets du langage, en extrait des folingueries voyageuses. Langage d'école buissonnière qui retrouve la vérité artificielle de la farce et la violence du rire.

C. G.

Un entretien avec Gildas Bourdet

Gildas Bourdet met en scène, à Saint-Denis, *le Saperleau*, pièce qu'il a écrite et créée à Lille (*le Monde* du 17 février), une comédie construite sur les jeux d'un langage inventé, aux personnages nés du théâtre et de son histoire.

« Les personnages, *dit Gildas Bourdet*, nous avons cherché qui ils sont quand nous nous sommes trouvés devant le texte. La réponse sociologique n'existe pas. Ils ne sont ni riches ni pauvres. Leur comportement est sommaire, n'est pas ordonné par la réflexion. Ils sont soumis à des pulsions simples, et le langage dont ils disposent, c'est celui de la pièce !

» Dans les *Bas-Fonds*, les personnages ne sont guère plus capables de réfléchir sur ce qui leur arrive. La parole ne les sert pas au mieux de leur intérêt, ne leur apporte pas le résultat escompté. Il y a un hiatus entre leurs désirs et la manière dont ils les expriment. J'ai travaillé sur *le Saperleau* d'abord, les *Bas-Fonds* ensuite, après avoir monté *Britannicus*, et en contradiction... Dans la dramaturgie classique, la parole est action. Tout ce qui se fait se parle. En dehors de ce qui a trait à l'inconscient, la tragédie classique est un combat de mots d'où découlent les événements. Là, c'est le contraire, les actes ne rejoignent pas les mots.

» L'écriture m'a ramené à l'état d'enfance. A un archaïsme, une sauvagerie joviale pour *le Saperleau*, brutale pour les *Bas-Fonds*. Dans ce cas, il s'agissait de dire le vertige, la peur intime et fascinée de la déchéance, sans en traiter les causes, mais les raisons personnelles qui ont conduit ces gens à abandonner tout comportement social, à s'exhiber. Je ne parle pas d'un lumpen prolétariat, mais d'un agglomérat de marginaux qui se sont eux-mêmes exclus. Nous n'avons pas grand-chose à dire sur un problème social qu'aucune civilisation, d'Est ou d'Ouest, n'a su résoudre.

» Le théâtre nous sert à observer les dérèglements individuels. Un temps, nous avons cru pouvoir diagnostiquer les maladies de société. Nous nous sommes aperçus que nous versions dans les généralités, et ce n'est pas intéressant. Pas intéressant non plus d'écrire sur les gens heureux, chacun sait qu'ils n'ont pas d'histoire. Une histoire, ça vit quand il y a du malheur. On peurt décider de le traiter sur un mode comique, exemple, Buster Keaton... Le comique, le tragique, ce n'est pas si éloigné.

» Les *Bas-Fonds* sont en rupture avec *le Saperleau*, qui est en rupture avec *Britannicus*, mais il s'agit toujours de malheur. Sur Racine, le travail consistait à traquer l'excès dans une dramaturgie de la mesure, alors que *le Saperleau*, c'est un carnaval, et nous avons cherché la rigueur, la netteté. Nous étions obligés, sinon ça s'en allait dans tous les sens, et on ne s'en sortait pas.

Les personnages de *Britannicus* disent clairement ce qu'ils ont à dire et leurs interlocuteurs en tirent les conséquences. Dans les *Bas-Fonds* ils jettent des mots qui les trahissent et se dissolvent dans le vide. Dans *le Saperleau*, à l'exception du narrateur – par convention hors jeu, – ils forment une sorte de famille qui utilise son langage particulier. On se trouve devant eux comme dans un pays étranger. Si on essaie de se fixer sur le vocabulaire, on patauge. Si on est attentif à un ensemble de signes, on se repère.

» Le public est placé dans le même décor et la même lumière que les acteurs : dans une bulle d'intemporel, sans réalité, incongrue en plein milieu d'un endroit d'activités quotidiennes. Ce choix est d'ailleurs lié à la situation concrète de la compagnie, qui n'avait pas de théâtre quand le spectacle a été créé. Les vitres permettent de voir, et elles filtrent les sons de la rue. Les mots prennent alors une valeur inattendue. Nous en avons profité pour travailler sur le silence, autrement qu'en éliminant le bruit. Un silence de théâtre.

» Le spectacle s'est construit à partir de sette absence de salle et du désir de faire rire. *Attention au travail, Britannicus*, ce n'était pas spécialement drôle. Nous avions besoin de comique. Le rire modifie le comportement des spectateurs, leur visage, leur rythme, comme si on leur mettait des électrodes. Faire rire procure un tel sentiment de puissance ! »

Propos recueillis par
COLETTE GODARD.

★ *Le Saperleau*, Halles du marché de Saint-Denis (métro Basilique), 20 h 30.

Théâtre

LE SAPERLEAU
de Gildas Bourdet
création de
La Salamandre
(petite halle du marché St-Denis)
tél. : 243.00.59.

Le Saperleau est un gaillard truculent, égrillard, tonitruant, parfois fruste. Héros typique des farces moyenâgeuses, il descend tout droit de Rabelais. Tombeur à la gueule enfarinée, il plaît aux femmes et... s'en plaint dans un langage imagé et génialement ludique. La grivoiserie est son propos. Déconcerté et ravi, le public rit de bon cœur.

★★★

LE NOUVEAU JOURNAL

Reprises pour le plaisir

« Le Saperlou »

22 MARS 1983

LES reprises ont ceci de bon qu'on ne les remet à l'affiche que parce qu'elles ont fait la preuve de leur succès. Certaines sont programmées vite fait, histoire de renflouer les caisses après un bide, d'autres sont attendues avec gourmandise. « Le Saperlou » de Gildas Bourdet, au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, « Peines de cœur d'une chatte anglaise », le spectacle mascotte du groupe TSE au Théâtre de Paris, ont été et restent des réussites qui nous mettent l'eau à la bouche.

Prenez donc la peine d'aller jusqu'à Saint-Denis, aventurez-vous jusqu'au marché, installez-vous dans un drôle de magasin, dont les vitrines, vides de toute marchandise, s'ouvrent sur la place publique. Vous assisterez au plus délirants des vaudevilles. Un narrateur, un pied dans le plâtre, mais souple comme une anguille, vous présentera le plus classique des trios : un homme et deux femmes qui s'arrachent ses faveurs. C'est Don Juan flanqué de deux Elvire, Casanova embarrassé de deux conquêtes qui se crêpent le chignon. Mais le séducteur a ici une bouille de clown, il roule des mécaniques comme un docker et a autant de cervelle qu'un petit pois extra fin. Ses compagnes ont grandi dans le même moule : le burlesque à la puissance mille. Ce n'est pas tout : ce joli monde qui s'étripe sous nos yeux s'exprime dans une langue qui ne figure dans aucun dictionnaire. Pour parler sexe et ne parler que de çà pendant une heure et quinze minutes en toute liberté, Gildas Bourdet, auteur, metteur en scène, décorateur, a inventé un idiome où les mots dérapent en contresens, à peu près, distorsions, collages, calembours, contrepétries et j'en passe. Un mélange explosif de Queneau, Tardieu, Michaux, Joyce et San Antonio. Une musique de foire dont chaque note est une syllabe.

Miracle ! On comprend tout et même plus : surtout toutes ces choses qu'on pense tout bas et qu'on n'ose pas dire tout haut. Il faut bien sûr des athlètes pour retenir un tel texte et des champions de cirque pour le jouer façon Hellzappopin : Christian Blanc, Christian Ruché, Agnès Mallet et Janine Godinas le sont jusqu'à en donner le tournis. De rire.

Au centre de la ville sur le plateau du Théâtre de Paris, le cœur de Beauty, la chatte blanche balzacienne, s'est remis à battre pour les moustaches galantes et bien françaises de Brisquet, matou de Paname, vaillant et libertaire. Toute la troupe du TSE est à nouveau à l'écoute de leurs roucoulades. Le renard, le paon, le teckel, le dogue, les souris prolétaires, le guitariste lapin et l'altiste chien ont retrouvé les contours des gravures de Gérard-Grandville sous les masques de rêve de Rostislav Dobouijinsky. « Les Peines de cœur d'une chatte anglaise » ont à nouveau installé leur féérie dans les toiles en trompe-l'œil d'Emilio Carcano. Dans la salle, comme pour Tintin, le public de 7 à 77 ans en ronronne de bonheur.

Jo MAXIMILIEN.

« Le Saperlou » : Théâtre Gérard Philipe (Saint-Denis)

le quotidien de paris

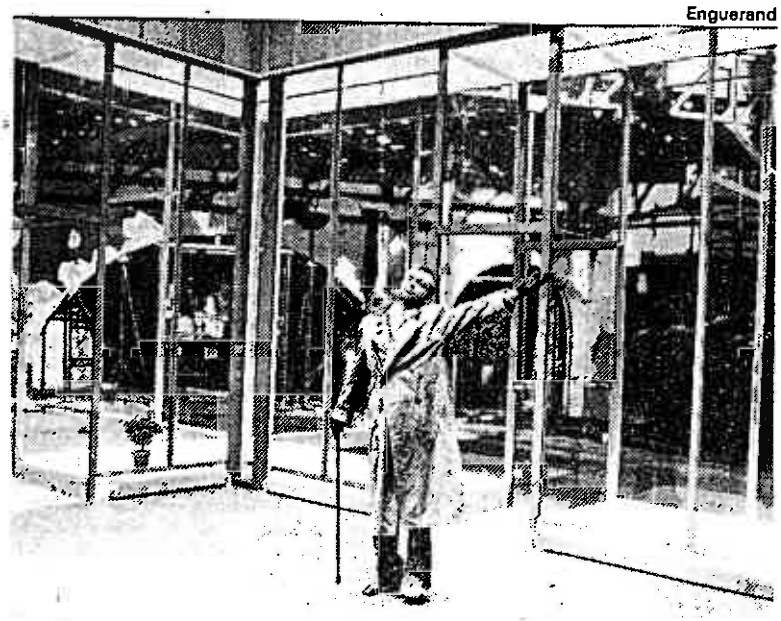
22 MARS 1983

Rebonjour Le Saperleau

De Gildas Bourdet. Mise en scène d'Alain Millanti et Gildas Bourdet. Par les comédiens du théâtre de la Salamandre.

Le narrateur — el narrador — a retrouvé la boîte de verre et de métal qui tient lieu de salle et de décor à cette inimaginable farce qu'est « le Saperleau ». Une farce en langue farce (farcie d'autres langues, idiomes et idiotismes, accents et tics, syntaxes délirantes et lexiques bourgeonnants), une farce qui reprend en les tordant (et en faisant mimétiquement tordre les spectateurs !) les schémas bien nets de la comédie de boulevard : un triangle, un bel et bon adultère, des retournements de situations, des quiproquos, des surprises terribles, des rires (tous les rires jusqu'aux gros et gras), des finesses et d'outrecuidantes exagérations : quatre personnages en quête d'identité. El narrador (notre photo, commentateur qui se prend les pieds dans l'intrigue), le Saperleau (le héros, un homme, un vrai !) et deux femmes, la sienne et l'autre, Morvianne et Apostasie... Pauvres femmes (si Yvette savait !). Oui, cette langue tordue vous fera tordre, et vous comprendrez que les mots qui ne veulent rien dire éclatent toujours de sens ! Courrez donc à Saint-Denis, sous la belle halle du marché. C'est juste à la sortie du métro Saint-Denis-Basilique, à 20 h 30, tous les soirs, sauf dimanche et lundi. Matinée dimanche à 17 heures (243.00.59). A. H.

Enguerand



"Le Monde" N° Spécial T.N.P.

LE SAPERLEAU

Les ratés du langage

« PINA BAUSCH dispose sur scène des danseurs à qui elle refuse l'évidence du langage de la danse. Au lieu de faire de la chorégraphie l'image nostalgique d'une communication parfaite, d'une entente harmonique des corps, elle y inscrit tous les ratés des gestes quotidiens, toutes les gaffes et les trahisons de nos mouvements. Non pas la laideur, mais le refus que le réel apporte à la danse, et le ridicule qui s'ensuit... Ainsi du Saperleau, *et de la langue inventée qu'il impose aux personnages : non pas un langage de l'harmonie et de l'immédiateté, mais un langage fait des ratés du langage, de ses lapsus, de ses parcours obligés. Alors ne subsistent que des figures théâtrales classiques, apartés de vaudeville, répliques du marivaudage. Des reflets déformés qui transforment en antichorégraphie la chorégraphie des mots... » (Anne-Françoise Benhamou).*

Le Saperleau est un nom propre : il désigne le personnage principal de la pièce. Au cours de l'action, ce nom pourra se transformer en une suite de dérivés parfois malveillants : le sapermol, le saperlignon, saperligaud, saperlosanna ou encore le saperlaume. Le Saperleau *est une farce grossière qui se passe dans une sorte de cage aux parois vitrées installée dans un lieu passant. Les passants (les vrais) qui se baladent par là n'en perdent pas une bouchée, et le public enfermé dans la cage fait partie du spectacle. Il est regardé rire, et son rire rencontre l'étonnement hilare des badauds de l'extérieur, comme un reflet étranger. Entre les deux, il y a les acteurs, trognes illuminées, allure de clowns grandioses — un surmâle rougeaud (Christian Blanc), deux nénettes excitées (Agnès Mallet et Marief Guittier), plus un narrateur qui narre, avec tout le sérieux borné du raisonneur à qui la raison échappe (Christian Ruché).*

Il apporte la note épique aux démentes aventures du trio boulevardier, ici saisi par une franche frénésie sexuelle. Mais le coup de génie, c'est le langage. On a parlé à son endroit de Queneau, Tardieu, Joyce, Jean de Letraz, tous les argots et, bien entendu, de Rabelais. En réalité, c'est du Bourdet (Gildas). Après Britannicus, *les glissades dans l'eau pure de la rhétorique racinienne, il a éprouvé un besoin de chaos. Il a voulu inventer un monde baroque à travers un langage pareil à celui que fabriquent les enfants quand ils découvrent les mots, les façonnent, les déforment, en font de la musique.*

Soyons clairs, c'est illisible. Seulement fait pour être parlé et parlé par ces acteurs-là qui sont saperlement bourdetiens, démesurés autant que des chanteurs d'opéra, d'une drôlerie qui vous laisse sans force.

C. G.

LE JOURNAL QUOTIDIEN RHONE-ALPES
Lundi 23 mai 1983

Théâtre de la Salamandre

Le Saperleau : imagination et séduction, même combat

Dans l'enceinte établie par le théâtre de la Salamandre au beau milieu du jardin de la Maison des Droits de l'Homme à Villeurbanne, lieu de représentation qui tient de la boutique et de la cabane préfabriquée, au-demeurant sympathique, le spectateur est embarqué pour Cythère en vue d'une croisière vaudevillesque où les mots tordus, maniés et remaniés le berce et l'emporte. Les acteurs deux femmes désopilantes, un homme écartelé et un témoin boitillant manient les rames à qui mieux mieux.

Ils sont époustouflants de maitrise gestuelle, portent haut la main un texte hilarant né de l'imagination d'un Gildas Bourdet désormais consacré auteur. Séducteur en diable, il a allègrement franchi les barrières syntaxiques et grammaticales, piétiné la langue bien-pensante pour se vautrer dans le verlan, l'à peu près, le patois, les idiomes étrangers, prouesse au service d'une histoire somme toute assez simple.

Un saperleau, digne représentant du mâle égaré dans ses propres désirs et manifestations, oscille entre Apostasie La Ventrasse la légitime gloutonne et Morvianne, l'illégitime. Rencontre, déclic, caprice, sous les commentaires acerbes d'El Narrador, témoin occulte des ébats, des courses poursuites et des chutes. Christian Blanc, Janine Godinas, Agnès Mallet, Christian Ruché se bousculent beaucoup sur scène, entre les deux pans de vitrine, et à l'extérieur. Ils claquent des portes font des grimaces, se tortillent comme dans les cours de récréation.

Il faut dire qu'ils sont malignement servis par les prothèses et les maquillages de Françoise Chevalier. Et ce, pour la plus grande joie des spectateurs qui rient ouvertement ou en grinçant des dents, car toute farce digne de ce nom frôle le tragique et la souffrance.

Le Saperleau jusqu'au samedi 11 juin 21 heures. Espace des L.V. droits de l'Homme.

L'HUMANITÉ 1er Déc. 82

Sous verre, un trio saperlipopesque : de gauche à droite Agnès Mallet, Christian Blanc, Marief Guittier ; de dos, Christian Ruché.

Parlez-vous saperleau ?

Transplantés, le temps d'un automne, de leur banlieue lilloise à celle de Paris, les comédiens de la Salamandre quittent leurs fringues pouilleuses des *Bas-fonds* pour les habits neufs et clinquants d'une farce « hénaurme » : *Le saperleau.* Un remontant drôlement corsé, un cocktail meurtrier pour les amateurs de théâtre en complet-veston et de dialogues tirés à quatre épingles. Mais *qu'es aco* le saperleau ? Le saperleau, ça ne se raconte pas, ça se déguste en se tordant les côtes, en se pourléchant les méninges d'entendre cette dame patronesse guindée qu'est notre *doulce* langue française mise cul par-dessus tête par la fantaisie déchaînée de Gildas Bourdet et Alain Milianti.

Le saperleau ? Disons un langage jamais ouï, un argot sans foi ni loi, le dictionnaire saisi par la danse de Saint-Guy, un formidable bras d'honneur à Grévisse. En regard du saperleau, le verlan et San Antonio peuvent aller se rhabiller (en vert pâle) à l'Académie. Le miracle, ici, est que dans la logique déglinguée de cet idiome idiot, dégluti comme une gourmandise par des acteurs-farces, l'oreille retrouve fort bien ses petits. L'esprit s'emballe au quart de tour, soudain dégourdi du corset d'acier de Malherbe.

Les linguistes s'enchanteront de cette sémantique en folie. Les *saperlophones* comme vous et moi, des cabrioles éhontées d'une machine théâtrale huilée à merveille, de bien entendu, par le métier patenté de la Salamandre. L'histoire au fait ? Les avanies burlesques du franconissimo trio de Boul'vard (monsieur et ses dames) mais ici regonflé à bloc par l'énergie comique, l'épatante santé d'un théâtre en liberté, ragaillardi par le plaisir presque oublié de rire ensemble.

P.S. : Ce spectacle hors des sentiers battus, le théâtre Gérard-Philipe et le Festival d'automne l'accueillent dans le décor buissonnier de la Halle du marché, à Saint-Denis, au pied de la basilique, jusqu'au 12 décembre. Tél. : 243-00-59.

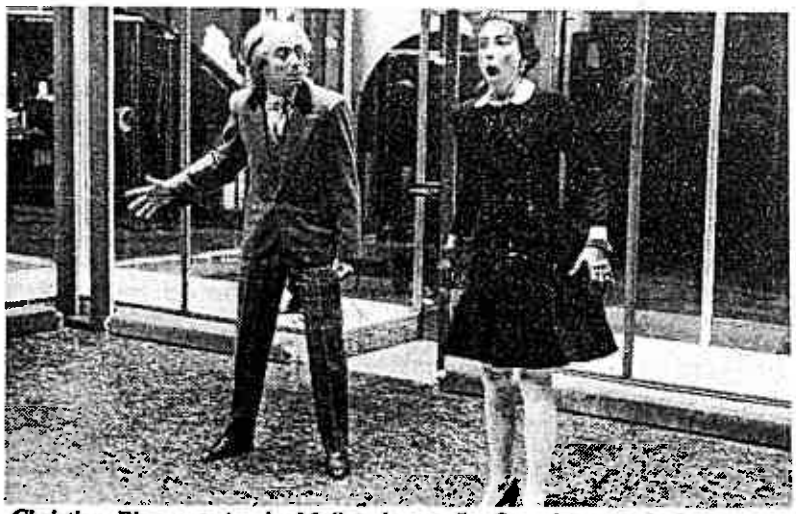
MICHEL BOUE

L'HUMANITÉ 7 AVR. 83

Les pieds de nez de Bourdet

Le langage à l'envers

Nous sommes tous des MM. Jourdain. Nous parlons *« Le Saperleau »* sans le savoir. En tout cas, vous entendrez comme une langue maternelle le bizarroïde « verlan » de cette comédie pétaradante sous la baguette en délire de Gildas Bourdet et d'Alain Milianti. Les comédiens de la Salamandre — une poignée de zigottos chaplinesques — y passent les clichés du Boul'vard conjugal au crible d'un humour meurtrier, éructé dans une langue jamais ouïe, vocabulaire et syntaxe cul par-dessus tête et pourtant stupéfiante de clarté. Mots mitraillettes, néologismes au vitriol vont ici bien au-delà de la satire. Le saperleau, patois extra-terrestre à la portée de tous, sape l'idéologie en place en plein dans son talon d'Achille : la langue. D'où le radicalisme plein de santé du spectacle le plus original, le plus neuf, le plus rigilo imaginé depuis belle lurette. *(Jusqu'au 9 avril, petite salle du marché à Saint-Denis, location au théâtre Gérard-Philipe.)*



Christian Blanc et Agnès Mallet dans « Le Saperleau » : le langage en révolte...

LE NOUVEAU GUIDE
Gault Millau
CONNAISSANCE DES VOYAGES
NOVEMBRE 1982

Le Saperleau (Halle du Marché Saint-Denis).

Le Saperleau,♥ de Gildas Bourdet

(Halle du Marché Saint-Denis, à partir du 30 novembre).

Pour employer trois acteurs innocupés de la Salamandre, Gildas Bourdet a écrit sa troisième pièce, sur le mode de la farce. Deux femmes et un homme qui ne parlent que de « ça », s'affrontent, se poursuivent, s'interpelant dans une langue complètement inventée et truculente. C'est rabelaisien, drôle, dérangeant. Les trois personnages, drôlement nommés Aportasie, Morvianne et le Saperleau s'y disent des « horreurs » avec un naturel et un entrain enchanteurs. Merveilleux.

LE PROGRES

21 mai 83

THEATRE

« Le Saperleau » : La langue en chaleur

Morvianne et Apostasie la Ventrasse

Pour trouver un sous-titre au « Saperleau » — petite merveille sulfureuse et cruelle mitonnée dans le Nord par le très sérieux théâtre national alias Salamandre et son directeur, Gildas Bourdet — on n'a que l'embarras du choix : astuce un peu paillarde, mot-valise, patois, argot, contrepèterie ou autre irrévérence faite au bon goût et à la langue française.

Gildas Bourdet attente sans ambages à la pudeur du théâtre et invente des difformités buissonnières à la langue française : un délire verbal truculent et une mise en abîme où l'on frôle un vertige très méta-quelque chose... pour ne pas employer de grands-gros mots.

Ce qui met la langue en folie ? Le désir bien sûr, celui de ces trois personnages — le trio infernal du vaudeville classique — fort préoccupés par la destinée d'une petite culotte noire et violette, avec dentelles ! Il y a Morvianne, faux-cul provocant et airs de sainte-nitouche (Agnès Mallet), Apostasie la Ventrasse, matronne rétro au possible (Janine Godinas) un Saperleau (Christian Blanc), mâle affolé par ces deux femelles. Ajoutez, pour parachever le tout, un narrateur (Christian Ruché) qui tente désespérément de « narrer » et de conférer quelque noblesse épique à ses personnages.

Lesdits personnages lui échappent d'ailleurs et vont même, du moins pour les femmes, jusqu'à lui manifester un intérêt qui dépasse les bornes de rigueur entre littérature et vie.

Tout ce petit monde est enfermé dans une sorte d'aquarium — mis sous vide, avec une espèce de « sas » de sécurité entre intérieur et extérieur. Précaution nécessaire, sans doute, pour que la vie elle-même n'attente pas à la pudeur du théâtre.

Ce jeu avec la grossièreté nous vaut un théâtre gourmand, qui claque de santé et prend son plaisir partout où il se trouve : immédiat, paillard et par petites touches, allègrement distancié. Un théâtre de chair, de langue, où l'on rit. Beaucoup. Riez, riez, il en restera toujours quelque chose... Car les quatre compères acteurs (enlaidis à merci) souffrent d'une extraordinaire et émouvante manière.

Le Saperleau meurt comme un grand tragédien. Tous, déclamant cette langue barbare et difforme, parodient, magistraux et grossiers, quelques dictions plus sages. « Le Saperleau » musarde avec des mines d'alexandrin, de réparties réalistes, épiques ou mélo.

Sous ses allures émancipées, il vole très loin au-dessus des paquerettes.

ODILE QUIROT ■

Le Saperleau est accueilli jusqu'au 11 juin par le T.N.P.. A l'espace des Droits de l'homme, 51 rue du 1er-Mars, Villeurbanne, métro Flachet.

LE NOUVEL observateur

11 AU 17 DECEMBRE 1982

LE GILDAS SANS PEINE

LE SAPERLEAU

de Gildas Bourdet

Metteur en scène d'un style très particulier — acide, sec, d'une violence à froid —, Gildas Bourdet a écrit sa troisième pièce dans une langue imaginaire, d'une grande efficacité comique.

Du parler des présentateurs de postes périphériques au sabir franco-américain des rockers, en passant par les films en V.O., c'est vrai que notre tête est pleine d'un langage « disturbé ». Les phonèmes et les locutions à demi perçues finissent par former une bouillie, où Vaugelas ne retrouverait pas ses petits. Et puis, de Rabelais à Queneau, en passant par Tardieu, ce volapük a ses lettres de noblesse. A écouter « le Saperleau » ou à le lire — c'est publié aux éditions Solin —, on voit bien que la construction de ce langage vient de loin, même s'il ne vise qu'à nous amuser.

Une situation très simple. Un « narrador » (l'auteur ?) qui manipule ou engueule trois personnages : un bonhomme partagé entre ses deux maîtresses. Situation à la Feydeau, ultra-simplifiée, mais qui est jouée, comme pour « Attention au travail », dans un style purement clownesque : costume à carreaux, perruques, maquillages outrés, faux-cul pour une des donzelles. Ça ricane et ça piaille, ça chute et ça se relève comme des jouets mécaniques. Quatre irrésistibles comédiens nous démontrent une fois de plus, et tout de suite après « les Bas-Fonds », que Gildas Bourdet et son coéquipier, Alain Milianti, sont les inventeurs d'une nouvelle commedia dell'arte, directement issue des cruautés quotidiennes du monde contemporain, qu'elle ne cherche pourtant pas à dénoncer.

Il faut aussi et surtout parler du décor que Gildas Bourdet a construit avec un soin maniaque au milieu des halles désaffectées de Saint-Denis. Une sorte de magasin d'exposition, tout en vitres — les passants jouent un rôle involontaire — qui font labyrinthe. Des signaux lumineux indiquant la sortie clignotent pour expulser les personnages. Une musique solennelle descend du plafond.

GUY DUMUR

Halles de Saint-Denis (Festival d'Automne), les 11 et 12 décembre (243-00-59).

Enguerand

CHRISTIAN BLANC ET MARIEFF GUTHER

LE MATIN
DE PARIS

8/12/82

THEATRE

Gildas Bourdet concasseur de langage

Venu à Paris pour le Festival d'automne, le théâtre de la Salamandre présente, après *les Bas-Fonds* de Gorki, un deuxième spectacle : *le Saperleau*, écrit par son directeur Gildas Bourdet, dans la halle de Saint-Denis.

DANS *le Saperleau*, tout est de cet acabit : *« J'ulcérage à t'englanter tant calmeflat ! Tu m'as rongesculé à plus jamais, crassebite ! Je t'hornisve défunérément.* » Gildas Bourdet a fabriqué un langage de toutes pièces. Ces pièces sont des mots savants, des mots populaires, désarticulés, réarticulés, concassés comme des carrosseries dans une sculpture de César, mais aussi réinventés par un véritable auteur. Quelques rares phrases claires jettent quelques lueurs. Le reste du temps, le spectateur comprend, ou ne comprend pas !

En fait, il comprend. Il court d'un mot à l'autre, saute ceux qui lui échappent, et suit aisément cet affrontement entre un mâle, un « mec », ou plutôt un saperleau, et deux femmes en rut. Un autre homme assiste à ce conflit, en tant que narrateur, mais entre aussi dans le jeu. Christian Blanc, Marief Guittier, Agnès Mallet et Christian Ruché sont plus des moteurs à explosion que des acteurs. Ils sont grandiosement grotesques.

Un saperleau et deux femmes en rut — Enguerrand

Depuis Audiberti et Queneau, on n'avait pas assisté à un tel ébranlement du langage. Gildas Bourdet fait preuve d'un culot qui lui vaudra sans doute d'être épluché et suranalysé par les universitaires. Pour le moment, avec la complicité du metteur en scène Alain Millianti, il fait rire comme à la foire. Mais quelle « foire » !

Gilles Costaz

Salle de la Halle du Marché Saint-Denis (296-12-27), 20 h 30 sauf dimanche 15 heures et lundi, jusqu'au 12 novembre.

QUOTIDIEN de PARIS 9 Déc. 82

PLUS...

LES ECHOS ET LES CHRONIQUES DE L'ACTUALITE

Mauroy aime l'avant-garde

Tandis que le président de la République et son ministre de la Culture vont voir le mime Marceau et sont des spectateurs assidus de la Comédie-Française (ils y étaient d'ailleurs avant-hier soir pour « Intermezzo », entourés de Pierre Bérégovoy, Pierre Joxe, Régis Debray, Maurice Schumann, Jean-Paul Aron, etc), un membre du gouvernement, loin de ce classicisme bon chic bon genre, préfère des spectacles difficiles, très représentatifs des recherches les plus osées de l'avant-garde. Ce n'est pas Robert Abirached, directeur du théâtre et des spectacles, ce n'est pas Jack Ralite, ministre de la Santé qui est resté un spectateur assidu de tous les théâtres. Non. Celui qui préfère l'avant-garde, c'est... Pierre Mauroy.

La preuve : qui a pris, au printemps dernier (avec Lang et Ralite, soyons justes) le train dans lequel André Engel, l'homme qui organise du théâtre hors des théâtres, entraînait les spectateurs jusqu'en enfer sous une halle inondée, perdu dans la banlieue nord ? Mauroy. La preuve : qui a été voir l'inénarrable spectacle actuellement proposé sous une des halles (encore !) du marché de Saint-Denis, « le Saperleau », farce irrésistible composée en un sublime sabir par Gildas Bourdet ? Mauroy.

Bien sûr pour « le Saperleau », c'est aussi le maire de Lille qui rendait visite aux comédiens du Théâtre national de la région Nord-Pas-de-Calais, bien sûr pour « Dell'Inferno » le spectacle d'André Engel, c'est aussi le Premier ministre du gouvernement socialiste qui accompagnait un ministre communiste sur son propre territoire (Aubervilliers). Bien sûr, après avoir croulé de rire l'autre soir à Saint-Denis, Mauroy est allé saluer le maire communiste de la ville, Marcelin Berthelot. Bien sûr. Qui oserait douter après ça qu'il ne soit bien celui qui préfère l'avant-garde ?

A. H.

Howat/AFP

En sculpture, il apprécie aussi Matisse : ici au musée du Cateau dans le Nord, il y a quelques mois

Nord Eclair

JEUDI 28 JANVIER 1982

«LE SAPERLEAU» de G. Bourdet

HELLZAPOPPIN CHEZ FEYDEAU

La petite culotte rose qui domine depuis quelques jours la Grand Place de Lille, au dessus de la Salle Roger Salengro a enfin livré son secret. Mardi soir en effet, le théâtre de la Salamandre, nouveau théâtre national de région présentait la troisième pièce écrite par son directeur, Gildas Bourdet «Le Saperleau».

«Nous avons voulu retrouver la tradition de la farce» expliquait il y a quelques jours au cours d'une conférence de presse le metteur en scène Alain Milianti.

C'est effectivement une farce, énorme, grivoise, gaillarde, égrillarde même. Après «Didascalies», Gildas Bourdet poursuit la psychanalyse de certains de ses phantasmes. Certains vont s'allonger sur le divan d'un praticien, lui se défoule à travers ses textes. Mais voilà, le langage cru de sa première pièce avait choqué de chastes oreilles. Ici il tourne la difficulté (et la morale) par la dérision suprême : l'invention de la langue «saperlaute». Avec des onomatopées, des mots inventés ou pris à une langue étrangère, il recrée un singulier vocabulaire, bien souvent incompréhensible dans la forme mais parfaitement dans le fond (gestes à l'appui). Et lorsque, de temps à autre, tombe une expression bien française, elle crée un effet comique supplémentaire.

Que l'on ne s'y trompe pas, même s'il est parfois surpris et choqué, le public rit. Car malgré, ou peut être à cause de, ses outrances cette idée est de la veine comique la plus débridée. Ce qui montre une nouvelle facette du talent de Gildas Bourdet. On savait qu'il pouvait faire rire (Martin Eden, Attention travail...) mais c'était un rire cruel à la E. Scola. Ici, ce serait plutôt «Hellzapoppin» chez Feydeau.

La trame de l'histoire est simple, traditionnelle même du théâtre de boulevard. Un homme (le Saperleau) vit avec une femme. Il en rencontre une autre qui, c'est le moins que l'on puisse dire, ne le laisse pas indifférent. Je t'aime, moi non plus... Le tout sous l'œil sarcastique du «Narrador». Ce dernier d'ailleurs de voyeur se transformera finalement en acteur.

Et pour jouer cette pièce, la Salamandre a du installer dans Salengro, en pleine rénovation, une baraque de chantier heureusement très confortable. Mais l'exiguité des lieux interdit tout apport de décors, si ce ne sont des glaces bordant un petit couloir avec lequel, et lesquelles, jouent intelligemment les acteurs (merveilleuse trouvaille du vampire). La mise en scène (la première signée Alain Milianti) se résume donc (et ce n'est pas péjoratif) à une occupation rationnelle des lieux, et à des gags qui sans cesse relancent l'action, surtout lorsque celle-ci risque de tomber dans le style tragique.

Mais pour que cette pièce prenne toute sa dimension, il lui fallait quatre acteurs de talent, prêts à exploiter toutes ces retrouvailles, ces clins d'œil au cinéma (Christian Blanc affublé d'avants bras à la Popeye, et Agnès Mallet en Olive). Que dire de Mariel Guittier grimée comme Bette Davis, de Christian Blanc et son habit de «maquereau», d'Agnès Mallet sorte de «demoiselle Jeanne» capable de faire se pâmer n'importe quel Gaston Lagaffe. On connaissait déjà leurs qualités, leurs dons, mais dans «le Saperleau» ils franchissent un nouveau pallier. Et Gildas Bourdet a bien de la chance de pouvoir s'appuyer sur de tels comédiens ! D'autant plus qu'un petit quatrième vient de rentrer dans le cercle : Christian Ruché. J'ignore où Gildas Bourdet a été le trouver, mais que l'on se rassure, il ne va pas rester très longtemps inconnu !

Jean-Claude PIAU

Festival d'Avignon 83

France-Soir

19 juillet 83

François Chalais en Avignon

Au Parking de l'Oratoire

« Saperleau »

Eloge du plaisir

DANS la canicule de Villeneuve-lès-Avignon, l'éventaire d'un bouquiniste m'a fait retrouver ce livre où Théophile Gautier exaltait les poètes qui, de Saint-Amant à Cyrano, n'avaient pas peur de bousculer un langage que, sous prétexte de pureté, Boileau et Versailles appauvrirent jusqu'à la stérilité, niant la part que la verve populaire a toujours eu dans la véritable littérature d'une nation.

Voici ce que disait l'auteur de « Capitaine Fracasse ». « Dès qu'ils ont une plume à la main, les Français, si téméraires, deviennent pleins d'hésitations et d'anxiétés. Ils tremblent de dire quelque chose de nouveau. Il n'y a qu'en France que le mot original appliqué à un individu soit presque injurieux... »

On ne saurait faire un tel reproche à Gildas Bourdet. Son « Saperleau » est décrit dans un idiome qui n'appartient qu'à lui bien qu'il ait des racines chez tout le monde, mêlant avec habileté la mode nouvelle où l'on « tripe chez Marcuse » et la « substantifique moelle » chère à Rabelais.

Sur le pont Neuf reconstitué à l'ancienne, Jodelet soulève le jupon de l'épouse de Popeye. Et Louis-Ferdinand Céline déroule un tapis rouge sous les pas de la comédie italienne revenue triomphalement de l'exil.

Ne nous y trompons pas. Rien n'est plus difficile que ce faux laisser-aller où rien ne saurait être abandonné au hasard, les paroles comme les gestes, sous peine de voir tout s'écrouler. Réciter Racine à l'envers est un exercice moins périlleux.

Sur le radeau

Imaginez des mots qui, seulement à demi sortis d'une bouche, s'enrichissent d'une quantité de variantes, de rajouts et d'équivalences, comme un fleuve qui drainerait dans une crue formidable des affluents chargés d'alluvions, des amoncellements de maisons flottantes, d'arbres déracinés et de troupeaux, vous aurez une idée du style de l'auteur.

Impossible de mordre dans un texte plus dru, plus juteux, plus fruité. Et c'est avec délice qu'on s'en barbouille jusqu'aux oreilles.

Un instant déconcerté, une fois que, sur le radeau qui vous entraîne, vous aurez compris où il faut placer la godille, vous pourrez vous laisser aller sans risque de naufrage à la contemplation du paysage. Deux hommes et deux femmes qui s'affrontent, comme des agneaux devenus loups, en quête du meilleur morceau de charogne à dévorer.

A ce jeu subtil, Christian Blanc, Janine Godinas, Agnès Mallet, Christian Ruché, les comédiens, sont plus naturels sous leurs déguisements outranciers que s'ils n'étaient ni grimés ni affublés d'oripeaux. Avec eux, Godot prend enfin le parti de faire rire. La séduction fait des pointes sur des galoches percées. Vive la maison d'Ubu Roi-Alain Millianti et Gildas Bourdet successeurs !

Intéressant Festival d'Avignon, décidément, qui à une ou deux exceptions près, paraît s'être rappelé qu'un spectacle n'est pas déshonorant s'il ne fait pas bâiller : et que de tous les arts, ce de rendre les gens heu est peut-être le plus be

"Le Monde" 30 juin 83 Spectacles

TEXTE / AUTEURS

Texte théâtral : traduction des paroles qui se carambolent dans la mémoire : le Saperleau. Paroles qui traduisent des images étrangères : celles d'une Allemagne. Images qui traduisent les alexandrins de Racine : Bérénice, film de Raul Ruiz. Jeux de miroirs.

Le bruit des mots dans la tête

par GILDAS BOURDET

LE théâtre est une étrange machine qui exige absolument d'être alimentée par du texte.

En tant que champ d'écriture, le théâtre a, à mes yeux, la vertu fort commode d'autoriser que même si l'on n'a rien à dire on peut écrire pour lui. Étant précisément de ceux qui n'ont rien à dire de bien particulier sur le monde tel qu'il est, ou tel qu'il devrait être, pour l'excellente raison que je n'en sais trop rien, il m'arrive néanmoins de passer de longues heures à écrire des textes de théâtre, ou du moins que j'espère tels, que je monte ensuite à la scène moi-même. Et comme tout metteur en scène le fait, je m'interroge au cours des répétitions sur leur sens, et je suis condamné à trouver, faute de quoi je me verrais doublement taxé d'imposture, à la fois comme auteur et comme metteur en scène.

A vrai dire, je pense n'y avoir jamais réussi complètement ; cependant, si je suis parvenu à monter mes propres pièces, c'est parce que j'ai cru y découvrir, à travers les mots qui se sont égrenés sur le papier et à travers le souvenir du bruit qu'ils ont alors fait dans ma tête, des sortes de lois, qui appartiennent à celles du théâtre, qui ordonnent l'écriture bien plus que celle-ci ne les ordonne et qui me font comme un devoir de prendre la parole alors que, j'y insiste, je n'ai spontanément aucun discours particulier à tenir.

« On pense à partir de ce qu'on écrit et pas le contraire », ce n'est pas moi qui le dit c'est Aragon, mais j'y adhère au point qu'à l'usage, une idée s'est imposée à moi : je n'ai sans doute entrepris d'écrire qu'afin de tenter d'éclaircir le mystère de ce qu'est le théâtre et de ce à quoi il sert. Inutile je suppose d'avouer qu'à mes yeux je n'ai encore rien éclairci du tout ! J'ai seulement allongé de trois pièces et d'une adaptation la liste des ouvrages qui posent la même question, dont je maintiens qu'ils sont par nature impropres à la simple lecture.

J'ai cependant acquis la certitude :

— que je n'avais de compte à rendre à aucun lecteur, n'en ayant à rendre qu'aux corps et aux voix des acteurs, et à leurs spectateurs ;

— que les signes résiduels que ma main trace sur le papier sont comme une mémoire partielle de mon expérience d'auditeur intra puis extra utérin et l'anticipation de ce que, angoisse et plaisir mêlés, je me donnerais à entendre à moi-même sur la scène ;

— que les genres (comédie, farce ou tragédie) m'indifèrent, tant me paraît grande au fond leur proximité ; l'époque en l'occurrence commande souvent — encore que je me sente un goût certain pour ce qui déclenche le rire ;

— qu'il m'est fort pénible d'écrire pour le théâtre parce que j'éprouve quelques difficultés à renoncer à l'idée que mon devoir est, comme il incombe à tout individu normalement et à peu près définitivement constitué, de produire du sens et une manière d'ordre de la pensée, alors que c'est bien plutôt au chaos et au non-sens apparent qu'il faudrait se livrer si l'on veut qu'apparaisse l'ordre particulier que le théâtre signifie au monde en le représentant ;

— qu'au théâtre le texte est absolument nécessaire et absolument insuffisant ;

— et que donc écrire pour le théâtre suppose de savoir s'abstenir, de savoir laisser pénétrer entre les mots les vides indispensables que rempliront les voix, les corps et l'espace de la scène ;

— que c'est bien là toute la difficulté, et que cette écriture-là comporte l'obligation morale de ne pas tout dire. Obligation au moins aussi douloureuse que son contraire, qui contraint à renoncer à la tentation, romanesque au fond, d'une écriture exhaustive tendant à imposer à la scène ce dont elle semble ne pas vouloir : liste des morts, récit documentaire, énumération de la totalité des pièces d'un moteur de fusée, relation détaillée d'une promenade au jardin botanique ou descriptif de la maison du père Grandet, etc.

La chienne de Lacan

Enfant inconsolé de mon territoire de langage, je crois avoir compris à l'usage de la mise en scène de mes propres textes, que je les avais écrits pour dire à quel point je n'en suis pas encore revenu d'avoir appris à parler, et d'avoir constaté qu'autour de moi d'autres en ont fait autant et le feront probablement encore ; et parfois il m'arrive de me dire que le théâtre tout entier repose sur cet étonnement sans cesse renouvelé qui fait se demander si l'on a bien entendu le bruit que font dans la tête les mots qu'on dit, et que les autres disent, ce bruit qui parfois peut aller jusqu'à tuer.

J'écris pour le théâtre parce que j'ai le bonheur et le malheur de n'être ni sourd ni muet, et que cette normalité-là m'a lancé, acteur et spectateur à la fois, sur la piste d'un cirque où n'ont accès ni les pierres, ni les plantes, ni la plupart des animaux — si l'on excepte certains chiens très particuliers, comme on verra plus loin, — et où se jouent depuis des temps immémoriaux les mêmes sempiternelles histoires de guerres, d'amours, de haines, de pouvoir...

Ce cirque-là, j'ai fini par y prendre goût au point que, comme tout un chacun frappé par l'antique malédiction de Babel, j'éprouve un sentiment de frustration et de révolte lorsqu'il m'arrive de me trouver à l'étranger, immergé dans des idiomes pour moi impénétrables, et donc insupportablement aphasiques.

Dans l'écriture du *Saperleau*, cette révolte et cette frustration sont dites sur le mode comique, mais il est vrai que j'en ignorais l'existence, alors que je les ai maintes fois ressenties avant de m'atteler à cette farce drôlatique que j'ai écrit, contraint et forcé par un trio d'acteurs en attente d'un texte à proférer et que je dus bien leur fournir afin qu'ils soient en état d'exercer leur art, lequel consiste à se lancer des mots à la figure devant une foule coite et respectueuse de l'exploit.

Afin de ne paraître dupe de rien, il est vrai que j'adjoignis au trio un narrateur, sorte de chien, précisément, que je fis accéder à l'usage du verbe, me souvenant vaguement que Lacan lui-même avait assuré au cours de l'un de ses célébrissimes séminaires que sa chienne lui parlait, et persuadé que, pour le coup, le bon maître avait enfin livré une de ses plus solides certitudes — il faudrait n'avoir jamais parlé soi-même pour douter de la véracité de son dire.

En effet, on comprend aisément que la chienne en question ne peut parler que si Lacan se tait, ce qu'il ne peut pas faire, sauf à devenir un fou qui écouterait parler une chienne, qui pourtant parle puisque le séminaire de Lacan l'atteste — mystère miraculeux du texte ! Ergo la chienne est une figure masquée de Lacan.

C'est très commodément qu'ensuite j'ai plagié le sincère artifice cynomorphique de mise en scène du grand homme par lui-même. Je dois d'être en mesure de proposer une telle explication de la genèse d'un de mes personnages à l'érudition et à la pertinence de mon ami et plus que collaborateur Alain Milianti.

Tout cela aura été écrit alors que mon travail d'écriture théâtrale, dont je viens ici de tenter un descriptif sommaire, est pour l'heure suspendu et ne peut donc induire en aucun cas que je sois un véritable auteur dramatique — mon poids en papier noirci étant encore par trop insuffisant. Toutefois, je n'exclus pas que les oreilles de ma main droite, celle qui tient le stylo, s'ouvrent à nouveau et ne me dictent encore je ne sais quels « baruffe ».

C'est en tout cas ce que je me souhaite de mieux ! Et vogue la politique, la lutte des classes et l'analyse des sentiments amoureux sur le flot des accents et des idiomes locaux de Ménilmuche jusqu'à l'Estaque, en passant par le jargon des Gones et de Billoute ou du Brouteux qui, à Tourcoing, a sa chanson de geste.

So let me wait and hear !

Le 13 juin 1983.

Révolution

15 juillet 83

Mais place au spectacle !

En fait de place, il s'agit d'un parking, à deux pas de l'Oratoire, *le Saperleau* de Gildas Bourdet mis en scène par l'auteur et son compère Alain Milianti termine sa juteuse carrière jaculatoire. Belle fin de partie : vingt-huit représentations à guichets fermés (le seul ciné cochon permanent du festival), plus une seule place à vendre l'avant-veille de la répétition générale.

Mais qu'est-ce qui peut bien, me demandé-je, faire courir sous la tôle surchauffée de la boutique-décor de la Salamandre un critique en fin de saison qui a déjà vu ce spectacle trois fois entre Lille et Saint-Denis ? Le plaisir, pour sûr. Et un petit peu de conscience professionnelle.

Plaisir d'une langue verveuse qui a la couleur du français, le goût du français, mais qui n'est plus ou pas encore le français tel qu'on le cause depuis Rabelais et Céline. D'une langue fourrée qui met sens dessus-dessous la parlure du désir, je te veux tu me veux. Le sens et les sens tête-bêche, si vous voyez l'image, pour ne parler que de ça. Ça : la baise. Jojo aime Zézette, Britannicus c'est Junie. Comédie de la vie, vaudeville, tragédie, les ingrédients de la farce sont les mêmes. Alors pourquoi pas la farce toute crue ?

Le Saperleau, un foutu macho clownesque, cravate à rayures vertes sur limace lilas, avant-bras poilus forcis aux épinards, s'apprête à offrir une petite culotte sexy à Apostasie la Ventrasse, sa presque légitime. Ce sera la seule dentelle visible dans cette histoire. Survient Morvienne, un vrai faux-cul qu'on y mettrait la main. Le Narrateur a beau faire, l'intrigue et les personnages lui échappent autant que les mots, la ronde du plaisir l'emporte malgré lui, elle devient danse de mort, elle s'achève à la mitraillette. Forcément, depuis le début on sent que ça coince quelque part. La vulgarité désinvolte du *Saperleau* s'entrebâille, le discours fanfaron sur la chose laisse entrevoir des choses autrement moins fendantes, difficiles à dire.

Les mots pour le dire, tel était le sujet de l'exercice. Il est brillant, saluons l'auteur et les acteurs, par ordre d'entrée en scène Christian Ruché (el Narrador), Christian Blanc (le Saperleau), Agnès Mallet (Morvienne) et Janine Godinas (Apostasie). Ah, oui, la conscience professionnelle ! Apostasie, avant, était interprétée par Murief Guittier, qui reprend le rôle à partir du 23 juillet. L'une est plus tranchante, l'autre plus ronde ; l'une dessine son personnage à l'eau-forte, l'autre l'oint de femellitude (désolé, je ne trouve pas d'autre mot) : c'est bien avec l'une, c'est bien avec l'autre, la comparaison s'imposait.

Télérama

16 juillet 83

Enguerand

Le Saperleau. Un drôle de type. Habillé comme un clown, de couleurs qui violent, avec la tronche rougeasse, le nez alcolo, le cheveu paillasse. Et surtout quel sabir ! Il catapulte les phrases, déchire les mots, torture les syllabes, les plie aux sonorités qui lui plaisent, les égratigne d'onomatopées qui lui rappellent ses plaisirs. Il s'invente un langage charnel dont la seule prononciation réveille et apaise ses fantasmes. Un vrai parler du désir.

Le Saperleau en effet est homme à femmes. Il faut voir comme éperdues de passion, les dévorantes Morviane et Apostasie se l'arrachent. Le drame est né d'une petite culotte que notre Don Juan avait pensé offrir à l'une d'entre elles ; il en mourra le bougre. L'initiateur de cette farce délibérément sexuelle ne fait pas dans la dentelle.

A travers l'obscénité joyeusement racoleuse du texte, Bourdet se met en scène lui-même. Jusqu'où osera-t-il « choquer » le public et lui plaire encore, déshabiller les phrases et continuer à les mettre en scène ? Une manière de tester jusqu'à quel point on l'aime. De tout le spectacle dégouline une fringale de tendresse. *Le Saperleau* ne peut se passer d'aucune de ses femmes, il en meurt.

Fabienne Pascaud

L'Humanité Le 12 Juillet 83

Un chaud lapin

Nourri d'étranges racines...

Le Saperleau de Gildas Bourdet : une contre-culture grimaç

« *Le Saperleau* », de Gildas Bourdet. Mise en scène d'Alain Millanti et Gildas Bourdet. « *La Salamandre* », Théâtre national de la région Nord-Pas-de-Calais. Sur le parking de l'Oratoire.

Pas facile d'arriver après la bataille, surtout qu'elle n'a pas eu lieu. Tout le monde (enfin, pas mal de gens) a déjà traité du « *Saperleau* ». Sur le territoire de « *la Salamandre* » d'abord, puis à Saint-Denis, des publics ont généreusement fêté ce chaud lapin qui n'a pas sa langue dans la poche...

Le Saperleau (Christian Blanc) et les deux femmes — Apostasie la Ventrasse (Janine Godinas) et Morvianne (Agnès Mallet) — entre lesquelles son cœur (euphémisme !) balance, s'agitent sous l'œil du Narrador (Christian Ruché), démiurge pas rasé... La scène est dans un cube de tôle préfabriqué, façon annexe provisoire de mairie ou hangar d'usine. Une devanture de verre laisse voir la rue où les comédiens effectuent des incursions. Les passants même jouent à leur insu, surtout lors des saluts. Il y a des coups de feu. Les badauds ont la frousse...

A cracher dur

Bourdot a inventé une langue gourmande de bric et de broc, où se côtoient des racines multiples accouplées à la bougre, des relents de chtimi, d'espagnol, de français de cuisine... Quelque chose de vociférant, à cracher dur, une espèce d'éjaculation buccale (1). Cette langue, d'emblée, a pour *terminal* le phallus. Il mène le bal, en somme.

Enfin, l'Amicale des Algériens en Europe s'indigne de ce crime odieux qui est « *un maillon de plus à la longue chaîne d'assassinats et de meurtres de jeunes Maghrébins, restés malheureusement, pour la plupart, impunis* ».

METEO

RETOUR DES ORAGES

Le temps sera orageux sur la plupart des régions. Les températures resteront très élevées et les orages seront nombreux et parfois violents de la Bretagne au Sud-Ouest.

Ailleurs, ils seront plus isolés et se déclencheront surtout en soirée.

Le Provencal 11 Juil. 83

Festivals en Vaucluse

Avignon

Le Saperleau : une farce bête et méchante, pour rire ensemble

Le Théâtre de la Salamandre s'est installé sur le parking de l'Oratoire, nouveau lieu du festival pour présenter sa création « Le Saperleau ».

Durant une heure et demie les comédiens de la Salamandre nous entraînent dans un monde vaudevillesque, où la performance du jeu transcende le texte de Gildas Bourdet. El Narrador.

Christian Ruché nous conte une histoire qui met en présence Le Saperleau (Christian Blanc), pris dans un dilemne, qui choisi Apostasie la Ventrasse (Janine Godinas) ou Morvianne (Agnès Mallet).

Tiré de part et d'autre, seule la séduction peut le tirer d'affaire.

Si d'un premier abord le texte peut sembler incompréhensible, le public se prête rapidement au jeu, les acteurs s'expriment en effet avec leur propre langage, qu'on pourrait qualifier de « Verlan mélangé avec du patois et de l'argot ».

La mise en scène d'Alain Milianti et de Gildas Bourdet donne une grande dimension à l'œuvre, les acteurs s'emparent de l'espace, utilisent toutes les possibilités qui leurs sont offertes.

Pris dans leur contradiction, les personnages évoluent, se cherchent, refusent toute concession.

Pris dans la tourmente du jeu et la performance réalisés sur scène, le public participe pleinement par son rire et ses applaudissements au spectacle de la Salamandre.

Le Saperleau de Gildas Bourdet.
Théâtre national de la région Nord-Pas-de-Calais.
Parking de l'Oratoire.
Les jours pairs du 12 juillet au 6 août, à 22 heures.
Les jours impairs du 11 juillet au 7 août, à 20 heures.

B. HURAULT.

(Photo Maurice Costa)

Le Monde Samedi 23 Juillet 83

AVIGNON

Les gentils cobayes de Jean Jourdheuil

Cervantès, dès son enfance, a aimé le théâtre, et plusieurs pages dans ses romans comme dans ses comédies prouvent qu'il a souffert de la médiocrité, sinon de la nullité des choses qu'il voyait. Dans son *Don Quichotte*, un chanoine à bout de patience réclame la création d'une « commission » qui saurait dissuader d'avance les auteurs les plus incapables et épargner ainsi des soirées perdues aux publics. Dans la comédie *Pedro de Urdemalas*, Cervantès, à bout de nerfs, rappelle que pour faire du théâtre, *« il faut avoir et savoir montrer une très grande capacité »* ; il souhaite que *« personne n'exerce ce métier s'il ne possède les qualités requises »* ; il propose qu'on *« institue une inspection »* afin que *« n'importe quel sot ne puisse, s'il lui en prend fantaisie, se faire directeur de théâtre »*.

Quelle tristesse, quelle colère n'auraient pas saisi Cervantès s'il avait vu à Avignon, dans la cour de la faculté des sciences, le massacre de quatre de ses pièces courtes : *la Sentinelle vigilante, Le Vieillard jaloux, la Caserne de Salamanque, le Rétable des merveilles*, traduites et mises en scène par Jean Jourdheuil et Jean-François Peyret ?

Tout le monde a le droit de se tromper, au théâtre comme ailleurs. Jean Jourdheuil, ces derniers temps, a porté au théâtre, d'une façon remarquable, des textes de Rousseau, de Montaigne. Son Cervantès à Avignon est un désastre. Avant tout, le décor de Lucio Fanti est à jeter aux oubliettes. C'est une grande chiffonnade de velours rouge, comme un océan déchaîné de velours rouge. Il est meublé d'accessoires (tente de campeur, barque de pêche) entièrement faits et tapissés du même velours rouge. Cet éboulis omniprésent est cerné de rideaux de même velours rouge.

Le décor agit sur l'œil du public comme une indigestion, une déjection, une vomissure géante de cramoisi, étouffante, dans quoi les comédiens sont naufragés, noyés, asphyxiés, dépersonnalisés, dans quoi aucune pièce ne peut avoir lieu, aucun personnage exprimer un ton, donner à distinguer un geste.

Que serait la représentation si le décor était enlevé, oublié ? Si les comédiens retrouvaient une autonomie de présence, une présence tout court ? Il semble quand même que la traduction française soit plate, incolore, manque de dynamisme, que la direction du jeu des acteurs soit gauche, manque de respiration, de liberté, qu'à des comédiens dégourdis comme Jean Dautremay, Gérard Chaillou, Monique Saintey, Josiane Stoleru, aient été mêlés, tenant les tout premiers rôles, des quidams bizarres tout à fait incapables de se tenir sur une scène, d'y prononcer un mot, et qu'il faudrait illico envoyer dans un cours de formation professionnelle accélérée.

Que s'est-il passé ? Quelques super-intellectuels, super-cultivés ont-ils voulu nous montrer avec toute leur science ce qu'est du « théâtre populaire » ? Sur la réputation de Jean Jourdheuil une quantité de théâtres et de maisons, à Saint-Denis, Villeurbanne, Strasbourg, Grenoble, dans le Nord, ailleurs, ont soutenu, accepté d'avance, les yeux fermés, cette mise en scène de Cervantès, programmée ferme dans tous ces lieux pour la saison 1983-1984. D'ici là, Jean Jourdheuil et ses amis vont pouvoir reprendre les choses à zéro.

Le Festival d'Avignon et ses gentils et fidèles spectateurs auront servi de banc d'essai. Il est toujours agréable de se sentir utiles, d'être bons à quelque chose.

MICHEL COURNOT.

La Marseillaise 14 Juil. 83

« Le Saperleau » de Gildas Bourdet une farce à ne pas manquer

Le théâtre de la Salamandre, théâtre national de la région Nord - Pas-de-Calais, s'est installé sur le parking de l'Oratoire, nouveau lieu du festival d'Avignon pour présenter jusqu'au 7 août sa création « Le Saperleau ».

Une pièce de Gildas Bourdet, directeur de La Salamandre et mise en scène par lui-même et Alain Milianti.

S'est entouré de toute son équipe, qu'il a présenté sa pièce. Avant d'en parler, il faut souligner que Gildas Bourdet a une tendresse particulière pour Avignon et le festival. Il y a fait ses premiers pas en « off » en 1971 avec « Places Thiers » comme comédien, puis en 1972 avec « 40-45 scènes de la Résistance populaire », puis « La guerre picrocholine », en co-mise en scène, en 1973 ce fut, « La Vie de Jean-Baptiste Poquelin dit Molière » où il dirige la mise en scène, et enfin en 1975 dans le festival in où il met en scène au cloître des Carmes « L'ombre » d'Euguemi Scharrtz. Et il faut souligner que chacun de ses passages avec ses comédiens furent des succès.

Ainsi c'est avec beaucoup de plaisir que nous accueillons avec « Le Saperleau » précédé déjà de beaucoup de critiques élogieuses. Ce sont eux en fait qui ont ouvert le 37e festival puisque samedi ils donnaient les trois coups par « O.K. » les premiers du texte.

C'est la première fois nous dit Gildas Bourdet que mon travail d'auteur s'affirme. J'ai écrit cette pièce dans une langue inventée, enfin inventée pas tellement que cela, si on traine sur la place de l'Horloge, si l'on écoute les touristes qui passent, si l'on écoute le parlé des Provençaux, des Languedociens, on découvre un certain nombre d'expressions, et c'est à partir de reminiscences de ces mots entendus que j'ai construit un langage empruntant à diverses phonétiques.

PHOTO PIERRE TROWEL

C'est ce langage bien à moi que les comédiens se sont familiarisés et que les spectateurs adoptent le temps d'une soirée. Et puis ajoute-il j'avais un défi à relever, car « mes premiers essais d'écriture » ont été terriblement critiqués, et l'on me conseillait de revenir à mes chères études de metteur en scène plutôt que d'écrire ».

La pièce est un Vaudeville, une farce grossière. Qui est le « Saperleau », Anne-Françoise Benhamou nous dit : « venus de nulle part sinon de l'imagination d'un narrateur. Deux femmes et un homme entrent sur une scène sans autre jeu possible que celui de la séduction.

... Ces gens n'arrivent jamais à se jouer le grand jeu. Les gens n'applaudissent pas à la tragi-comédie que déploie le « Saperleau » ; l'homme n'est jamais conte de la féminité qu'on lui repr sente. Chaque tentati amoureuse est un four.

Le « Saperleau » c'e Christian Balnc, qui ne s qui choisir, en « apostasie ventrasse » (Jeanine Godin du 9 au 22 juillet et Mar Guittier du 23 juillet au août) et Morviane (Agn Mallet).

Les séances sont donné à 20 heures tous les jours i pairs et à 22 heures, tous l jours pairs.

Un spectacle à ne p manquer, il sera sûrement des bons moments de ce fe tival.

Ouest-France 26 Juil. 83

Informations générales

AVIGNON 83

De **Schéhérazade** au **Saperleau**, la magie du récit et le mot qui fait rire

AVIGNON (de notre envoyé spécial). – Chaque jour, dans le jardin public, sous une toile de Berbères (plus de 40° à l'ombre), un conteur raconte une histoire. Par terre, devant lui, assis sur des coussins, des festivaliers – surtout des jeunes – dévorent un récit émaillé des principes moraux universels qui fleurissent toutes nos légendes.

Un peu plus loin, un groupe rock chante Jésus-Christ et racontre la vie du Nazaréen.

Dimanche, la nouvelle messe composée pour le festival mélangeait les mélismes coraniques des muezzins aux alleluia du plain-chant. Deux civilisations, Islamique et chrétienne, constituaient une musique sacrée en parfaite osmose. Étrange !

La veille, Mouna-Aguigui avait, 10 heures durant, de 10 h à 22 h, à l'ombre du Palais des Papes, tenu un discours-marathon sur Dieu, les fous du volant, les excités de la consommation...

L'autre soir, dans le Verger d'Urbain V, de 21 h à 6 h du matin, des centaines de personnes ont écouté religieusement Schéhérazade, *adapté par Bruno de la Salle et réalisé pour France-Culture (diffusion le 6 août à partir de 17 heures) avec les conteurs du Centre de littérature orale qui, l'année dernière, avaient chanté dans les mêmes conditions* l'Odyssée.

Le récit de Schéhérazade *dans la nuit d'Avignon, narré, psalmodié, chanté, est un enchantement pour l'esprit, pour l'oreille et pour l'œil. Un spectacle complet qui fait rêver, les yeux ouverts sur les étoiles. La magie du mot, la métrique de la phrase, la musique de la voix, la fascination du récit et, devant soi, un Palais des Papes qui, progressivement, se profile dans le petit matin comme les imposantes murailles d'un Bagdad des « Mille et une nuits ». Quel merveilleux tapis volant qui, dans la prairie d'Avignon, nous a fait traverser la nuit des amours brûlantes des califes à la rosée purificatrice de l'aube.*

En quelques années, Avignon est devenu révélateur d'une grande soif, d'une soif de Dieu, de spiritualité, de mysticisme, de sacré, de poésie, de légendes, de récits, de propreté, de merveilleux.

L'Avignon soixante-huitard, écolo-anarcho-libertaire, crasseux et exhibitionniste, dialecticien, verbeux, du matérialisme historique est en train de mourir, pour faire revenir un drôle de « petit prince » avide d'envoûtement et d'au-delà. Après tout, un « petit prince » qui a peut-être le regard de Gérard Philippe...

***

Même les ploucs, même les analphabètes, même les incultes les plus terreux rient avec le Saperleau. *Cette drôlatique comédie du farceur Gildas Bourdet qui, à partir de l'argot du langage populair latin, a inventé un vocabulaire gestuel, coloré, ludique où il est question d'une femme* « vénusille moussue et rebondinette » *qui* « verbeuse ». *Sa* « charmielle allurance m'exauste le désir ; son onctuosité satine jarretuellement vulveuse m'enflure tout le pantre à l'en faire sulfurir ».

Le spectacle qui va traverser la France fait penser à Rabelais et à San Antonio. Il fait rire d'un bout à l'autre, à vous donner des « céphalures » *qui vous* « tumergent à force » *et qui vous* « hélicoptent » *une* « narrature viguri-ne »...

A la revoyure !...

GUY DE LIGNIÈRES

PANORAMA du Medecin Le 28 Juillet 83

«Le Saperleau», de Gilles Bourdet

Deuxième triomphe d'Avignon, fait surprenant pour un spectacle ayant déjà connu un énorme succès l'an passé. Le public s'agglutine dans la minuscule salle (serre en verre) du Palais de l'Oratoire (200 places) et il est désormais impossible de louer pour « Le Saperleau », tout est complet jusqu'au 7 août, date de clôture du festival. La pièce sera probablement reprise à Paris à la rentrée. Il s'agit d'une savoureuse et très ubuesque clownerie avec digressions de mots à la Queneau.

C'est fort amusant sur l'instant et remarquablement enlevé par une troupe aussi talentueuse qu'homogène. Le final est un régal : les comédiens se chamaillent et chahutent pour s'empêcher mutuellement de venir seul en scène recueillir l'ovation finale du public ; ils finissent par se tirer mutuellement dessus jusqu'à ce que l'un d'entre eux achève les « saluts » par une rafale de mitrailleuse. Guignolade sans doute, mais salutaire après tant de spectacles pontifiants.

le quotidien de paris

20 juillet 83

CRITIQUE

LE SAPERLEAU

de Gildas Bourdet
(Parking de l'oratoire, Avignon)

Des mots qui font bal

par Dominique JAMET

Nous sommes tous des saperleaux, et de plus d'une manière sans doute, mais ne serait-ce que dans la mesure où tout individu, toute famille, toute tribu ont leur propre idiome, celui-ci se réduisit-il à quelques intonations, quelques mots, quelques expressions propres dont l'emploi et la compréhension ne sortent pas d'un cercle de connivence fondé sur une tradition, un passé, des sentiments partagés. Combien d'enfants se sont inventé une langue à eux, code secret entièrement original ou simple déformation du parler ordinaire. Au fond, tout ce qui nous manque pour créer un mode d'expression personnel, c'est le temps, la créativité, mais peut-être surtout le sens poétique : nous éliminons progressivement de notre vie, à mesure que nous avançons en âge, tout ce qui risquerait de n'avoir pas d'utilité pratique. Mais, pour peu que nous soyons en condition de futilité, de gratuité, nous raffolons de ces grands jeux du langage où Gildas Bourdet n'a pas craint de s'aventurer à la suite de maîtres qui ont nom Rabelais, Joyce, Céline, Michaud ou, plus proches de nous — de lui ? — tonton Audiberti et cousin Ghelderode.

Jeux de mains, jeux de mots, jeux de vilains, jeux de Vermot, le saperleau de Bourdet bouscule la syntaxe avec la même allégresse qu'il culbute les filles ; en cassant, en concassant, en prolongeant, en forgeant, en greffant, en hypertrophiant, en mixant les mots, il fait de drôles d'enfants naturels au vocabulaire. Le saperleau ? Un pauvre homme ordinaire, un pauvre macho réduit à l'obsession sexuelle et bien embêté dès lors que parvenu à ses fins, il est tiraillé entre deux femmes, et quelles femmes. Apostasie la Ventrasse et Morviane la Bougresse l'une avec laquelle il a beaucoup fourneauté — elle a un peu le goût de bouilli — l'autre qui a le charme diabolique de la nouveauté. Que voulez-vous que fasse notre saperleau, en proie à toutes les sulfurances de l'amour ? Qu'il apoplexe, bien sûr, en pleine épectase, sur une scène-ring où toutes les prises et les surprises sont bonnes, au terme d'un superbe match d'hésitation et d'improvisation travaillée, présenté et arbitré par un narrador qui se voulait impassible et finira par se laisser entraîner dans la ronde.

Pauvre gros saperligot ! L'aventure est ordinaire, la forme ne l'est pas, texte cru, dru, drôlatique, à l'obscénité débridée, un texte qui mobilise l'attention et tient de la devinette — au bonheur de l'énigme répond le bonheur de la trouvaille —, mélange extravagant de Verlan, à l'endroit, à l'envers, de javanais, de français, d'occitan, de ch'timi, de latin, d'angliche, d'espingouin, de polaque, et de bien d'autres sabirs, un texte qui fait l'amour avec des mots d'amour, qui font bal. Rodées par deux ans de succès, Christian Ruche — le narrador — et Christian Blanc — le saperleau — la tronche enluminée, l'œil halluciné, la gueule ouverte, palpitant entre la thrombose et l'épectasie, mènent la danse. Janine Godinas et Agnès Mallet leur donnent une réplique joyeuse. Le public ne se trompe pas, qui suit chaque soir, en trémulant de rigolade ce guignol verbal où les mots et les acteurs ont le plus souvent les jambes en l'air.

D. J.

Parking de l'Oratoire tous les jours jusqu'au 7 août. Les jours impairs à 20 heures, les jours pairs à 22 heures.

LE MERIDIONAL

15 juillet 83

Parking de l'Oratoire

« Le Saperleau »

par le Théâtre de la Salamandre : le bel art de l'obscénité

Les amateurs de Fellini, tous ceux qui, du moins, croient que la laideur et la vulgarité font partie de l'art, aimeront ce « Saperleau ». Saperleau, salaud, saperlipopette... Ce langage, que l'on ne supporte plus que dans Tintin quand il est servi par le capitaine Haddock, fut pourtant dans toutes les bouches lors d'une ancienne France où le populisme n'avait pas honte de lui-même. Les disputes dans les quartiers ouvriers, les « aspotrophades » à l'usine ou les « avoines » que se filaient les femmes quand l'une convoitait le « marlou » de l'autre avaient une saveur que l'on ne retrouve plus aujourd'hui. Une saveur qui, justement, fait tout le piment du Saperleau.

« Le Saperleau », qu'a écrit Gildas Bourdet et que nous servent dans un théâtre de verre ouvert à tous les regards de la rue ses trois co-équipiers du Théâtre de la Salamandre, n'est pas à proprement parler de l'argot. C'est une sorte de mixage, de raout vif et poivré où se machonnent tant de formes d'ancien français que ces parlers batards de la zone ou de la bande dessinée. Jeunes et vieux s'y retrouveront. Mais beaux esprits et Trissotins s'abstenir !

C'est que les autre comparses de cette farce grivoise ne sont pas des gens fréquentables. Le Saperleau - Christian Blanc est un coq de village très ridicule. Sa commère Apostasie la Ventrasse (Janine Godinas) ne vaut guère mieux. Quand elle n'évoque pas le feu de son bas ventre, elle poursuit son coquin d'amant qui la délaisse pour Morvianne (Agnès Mallet). Une sacrée chipie que celle-là qui ressemble fort à l'Olive de Popeye et qui ne pense « qu'à se faire foutre ».

Quant à El-Narrador - Christian Ruche, c'est un bon à rien tout juste bon à nous conter la baliverne qui se joue devant nous. Scène de jalousie, traitrise, cocufiage sont les trois mamelles de ce Saperleau. Elles sont interprétées par des sortes de pantins hargneux ou tristes, cocasses ou rusés dont les formes difformes pourraient à elles seules alimenter le script d'une nouvelle bande dessinée. Pourquoi pas, après tout ?

A. DOURY

Spectacle jusqu'au 7 aoutt en alternance à 20 heures et 22 heures.